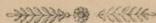


CHAPITRE SIXIÈME.



SOMMEIL MOMENTANÉ DU PEUPLE ANGLAIS. — POR-
TRAITS DE BURNET, BENTINCK ET SCHOMBERG.

Ceux qui liront d'un œil attentif le célèbre bill des droits seront frappés de surprise en n'y trouvant que des dispositions faibles et timides en faveur de la liberté, que des expressions vagues et équivoques sur l'indépendance du Parlement.

Les causes de ce refroidissement méticuleux, nous devons les chercher dans l'état moral du peuple anglais, dans la profonde léthargie de la nation qui soupirait après la paix et la sécurité, après un repos sans grandeur.

Cette situation était le fruit inévitable de tant de subversions politiques, de tant de catastrophes

terribles, de tant de guerres civiles et de révolutions ! Situation qui reparait souvent dans le cours des événements historiques, que nous retrouvons dans l'antiquité comme dans les siècles modernes, dans l'histoire romaine du temps d'Auguste, comme dans les jours qui suivirent la chute de l'Empire français.

Le dernier article du bill des droits prouve évidemment le triste épuisement de la nation anglaise après la révolution de 1688. Cet article important, voté en toute hâte, disait que, pour donner satisfaction à tous les griefs, et pour réformer et consolider les lois, des Parlements devaient être convoqués *fréquemment*.

En effet, pouvait-on établir une loi plus équivoque, plus indéterminée dans son objet, plus dangereuse à la liberté ? une disposition qui ouvrit aux princes, d'une manière plus manifeste, la fausse porte du pouvoir arbitraire ?

Bien des historiens se sont efforcés pourtant de justifier le relâchement de la Convention.

Un des hommes d'Etat les plus illustres de

l'Angleterre même, l'ingénieux lord John Russel¹, ne voit dans la conduite de ces représentants du peuple qu'une réserve prudente et une sage modération. Il défend la Convention avec les belles paroles de Machiavel, disant que rien ne donne à un gouvernement nouveau plus de consistance, de force et de durée que la conservation des formes anciennes et des institutions vénérables.

Mais quand on ne veut que conserver des formes et des institutions vénérables par leur ancienneté, une révolution n'est qu'un injuste et punissable changement de noms et de personnes, au lieu d'être un changement salutaire d'idées et de principes!

Quoi qu'il en soit, Guillaume était trop honnête et trop grand pour exploiter la faiblesse de son peuple. Une tâche délicate et difficile occupait alors sa pensée : c'était la formation d'un ministère habile, populaire et dévoué à sa cause.

¹ An essay on the history of English government and constitution, by lord John Russel. P. 81.

Tout ami zélé de la tolérance, tout philosophe qui voulait briser les fers de la superstition ne pouvait trouver que des ennemis acharnés dans le camp des tories et des anglicans rigides. Aussi, Guillaume ne pouvait-il être sincèrement aimé et appuyé que par les presbytériens et par ces hommes éclairés et généreux, que la présomption du clergé dominant a revêtu du nom de dissidents (*dissenters*) ou non-conformistes.

Mais en déclarant la guerre au clergé anglican avec une imprudente précipitation, Guillaume aurait, de sa propre main, porté le coup mortel à son trône chancelant. Il lui fallait faire une concession à l'église pour adoucir l'aigreur de sa sainte colère. Le comte de *Nottingham*¹ fut fait secrétaire d'Etat.

Lord *Danby*, chef de la pléiade patriotique dont les membres, aux risques de leur vie, avaient signé l'original de la première invitation adressée au prince d'Orange, obtint la présidence du conseil et le titre de marquis de Carmarthen.

¹ Voir son portrait. Ch. II.

Le speaker de la Chambre des Lords, l'actif et spirituel marquis de *Halifax*, obtint le petit sceau (privy seal). Quant au grand sceau, il fut donné en commission à trois jurisconsultes distingués : Rawlinson, Maynard et Keck.

L'esprit tout à la fois simple et profond, le caractère réfléchi et réservé de M. Godolphin attirèrent l'attention du monarque. Il accepta une place considérable dans la Trésorerie, et celle-ci fut donnée en commission au jeune M. Hampden, l'oracle parlementaire du conseil privé, aux lords Mordaunt et Delamère et à sir Henry Capel.

L'amirauté fut de même confiée à une commission présidée par l'habile amiral *Herbert*, plus tard comte de Torzington. La dignité d'un premier secrétaire d'Etat fut conférée au comte de *Shrewsbury*, rejeton du grand Talbot, jeune homme plein d'exactitude et de probité, mais d'un caractère faible et pusillanime.

Quant à ses amis de Hollande, Guillaume ne suivit pas les conseils d'une prudence nécessaire au milieu de ce peuple anglais si fier et si ombra-

geux! Une profusion d'emplois, de titres et de dignités, conférés à ses compatriotes, fut le dangereux résultat des nobles sentiments de reconnaissance qui animaient son cœur.

Son principal favori était un jeune gentilhomme gueldrois, le spirituel Guillaume *Bentinck*, plus tard comte de Portland¹. Beau, audacieux, dévoué, d'un esprit gracieux et étincelant, ce jeune courtisan semblait destiné par la nature à l'arène glissante de la diplomatie. Il fut nommé, en 1697, ambassadeur du roi Guillaume à la cour de Versailles, et le célèbre traité de Ryswick fut un des fruits glorieux de sa grande habileté.

Gilbert Burnet, l'ingénieux historien qui nous a laissé les précieuses annales de son époque, zélé partisan de la nouvelle dynastie, reçut en récompense de ses importants services l'évêché de Salisbury². Ce prélat cacha, sous l'habit de l'église

¹ Mémoires du sieur Jean Macky, écuyer, contenant principalement les caractères de la cour sous les règnes de Guillaume et d'Anne.

² V. la vie de l'évêque Burnet, par M. Thomas Burnet (son fils).

anglicane, les doux et salutaires sentiments de la tolérance religieuse.

Cette élévation d'âme était le fruit de son séjour sur le sol libre de la Hollande et de son amitié intime avec des gens de bien de toutes les religions.

Il était né en Ecosse, ce pays du libre examen et des études profondes. Il a commencé la grande série des historiens écossais qui comptent dans leurs rangs les noms immortels de David Hume et de William Robertson !

Laborieux, intègre, d'un esprit plein de feu, doué d'un grand talent d'observation, Burnet manquait pourtant des qualités les plus essentielles à l'homme d'Etat. Il connaissait les faiblesses des hommes sans savoir en tirer avantage. C'était un caractère trop faible et trop irrésolu. Son amour-propre extrêmement susceptible ne savait pas braver les violentes attaques des partis politiques. Il subit, sans le savoir, le joug de la volonté calme et inébranlable de Guillaume III.

Armand-Frédéric de Schomberg, vieillard aventurier, doué d'une âme forte et courageuse et d'un haut génie militaire, avait servi successivement en Allemagne, en Hollande, en Portugal, en France¹. Chassé de la France par la cruelle intolérance de Louis XIV, cet infortuné calviniste se réfugia à la cour du grand-électeur de Brandebourg. Il était déjà parvenu aux plus hautes fonctions de l'électorat, lorsqu'il apprit la nouvelle de l'entreprise du prince d'Orange. Quelle excellente occasion de se venger des injustes persécutions du catholicisme ! Il quitta l'Allemagne pour seconder puissamment Guillaume III qui lui conféra, après son intronisation définitive, la dignité de premier directeur de l'artillerie du royaume. C'était lui qui, dans le combat décisif de la Boyne, commandait les réfugiés huguenots. Ces braves et malheureux Français, exilés par la révocation de l'édit de

¹ a. Voir l'abrégé de la vie du maréchal de Schomberg, par Lusancy. Amsterdam, 1690.

b. Les fragments historiques de Racine. OEuvres complètes, éd. de M. Auger. Vol. II, p. 291.

Nantes, avaient été forcés de servir contre leur patrie sous les drapeaux de l'Angleterre ! A la vue des guerriers catholiques de Louis XIV, Schomberg se précipite sur eux avec une fureur aveugle, en criant à ses soldats : *Enfants, rappelez votre courage, rappelez vos ressentiments ! Voilà vos persécuteurs !* Et il meurt sur ce champ de bataille de la Boyne.

D'après les relations de ses contemporains¹, le maréchal de Schomberg se distinguait par une beauté noble et imposante, et par des manières aimables et gracieuses. Il avait quatre-vingt-deux ans lorsqu'il mourut, et ses amis disaient qu'il avait gagné quatre-vingt-deux batailles.

L'élection des douzes juges du royaume fut accueillie avec une sympathie générale. Le choix le plus populaire fut celui du jeune et ingénieux sir John Holt, nommé lord chef de la justice, et com-

¹ M. le comte de Schomberg, écrit M^{me} de Sévigné, me paraît un des plus aimables maris du monde, sans compter que c'est un héros ; il a l'esprit aisé et une intelligence dont on lui sait gré non pareil (Lettres, vol. I, p. 228).

paré par ses contemporains à l'illustre jurisconsulte, sir Mathew Hale ¹.

Voilà les principaux personnages du conseil privé du roi, voilà les hommes appelés à tenir le périlleux gouvernail d'une majorité parlementaire qui sortait d'une révolution !

¹ Quant aux membres insignifiants du conseil privé, voir les notes et pièces justificatives.